« généalogie », décèle des « groupements professionnels et confessionnels » (?) et cette agglomération est connue, écrit-il, « pour ses habitants d'origine kurde » ; p. 125-126, le *daqq* est traduit par « foulage d'étoffes » alors qu'il s'agit certainement de « lustrage » ; dans le tableau p. 133, le *qanawātī* (*šāwī* à Damas) est plutôt un artisan chargé de l'entretien des canalisations d'eau qu'un « fabricant d'aiguières ». Ces quelques remarques critiques ne sauraient en aucune raison rabaisser l'ouvrage de Z. Ghazzal. Il fourmille d'idées originales et suggère des pistes que de nouvelles recherches pourraient emprunter.

Jean-Paul PASCUAL
(IREMAM, Aix-en-Provence)

Daniel PANZAC (éditeur), *Les villes dans l'Empire ottoman : activités et sociétés.* Éditions du CNRS, Paris, 1991. Tome I, 15 × 23 cm, 416 p.

Il y a des colloques portés par la mode ou le hasard des rencontres, et il y a des programmes de recherches qui débouchent sur des colloques et s'appuient sur une expérience que l'on s'efforce d'approfondir. L'ouvrage réuni par Daniel Panzac relève de cette deuxième catégorie : il réunit des communications présentées en 1988, mais préparées par un travail de longue haleine conduit dans le cadre du GREPO, groupement de recherche aujourd'hui intégré dans l'IREMAM, auquel on doit, entre autres, différents ouvrages dirigés par J.-Cl. Garcin, A. Raymond ou J. Revault sur les villes du Moyen-Orient. L'objectif de ce programme était de réinterroger les outils de travail sur l'histoire des villes et de confronter nos connaissances sur la longue durée ottomane. À la différence des ouvrages cités, celui que présente Daniel Panzac est donc centré sur la période moderne et se caractérise par une double priorité : les sources et l'étude des espaces économiques.

Nous disposons aujourd'hui du premier des deux tomes annoncés. Il se présente comme un ensemble de quinze études organisées en deux parties, la première consacrée aux sources et la seconde aux activités économiques. Le second volume doit être pour sa part à dominante architecturale.

Avec ce premier volume nous trouvons donc une véritable mise au point sur l'économie à l'époque ottomane, tant en ce qui concerne les outils de travail que les hommes. Certes, s'agissant d'un ouvrage collectif, on ne peut espérer y trouver une synthèse charpentée des questions encore à débattre. Cependant les problèmes sont clairement posés et de nombreuses pistes sont dessinées. Même pour les documents largement utilisés comme les *waqf*-s ou les registres de *qāḍī*-s, on trouvera des mises au point ou des méthodes de lecture extrêmement utiles. Mais on trouvera aussi des exemples originaux de traitement des inventaires après décès (trop peu utilisés dans les études orientalistes), des textes réglementaires ou des cartes. Et, tout pouvant devenir source d'histoire sociale, on suivra avec intérêt les conclusions tirées de l'étude des cimetières ou des objets de la vie quotidienne. L'éventail est large, et l'on saura gré aux auteurs d'avoir évité de présenter les archives diplomatiques ou les chroniques pour se consacrer au traitement nouveau de documents rares, d'accès difficile ou inattendu. Ces documents présentent d'ailleurs une caractéristique commune : ils permettent de cerner au plus près le quotidien, par opposition aux sources classiques,

BCAI 11 (1994) D. Panzac (éd.): Les villes dans l'Empire ottoman: activités et sociétés, recensé par R. Ilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

trop souvent idéologiques. Le support importe peu : stèles ou registres racontent à la fois les hommes et les enjeux commerciaux ou financiers.

Encore ne faut-il pas remplacer une myopie par une autre. Quelle que soit leur richesse, la plupart de ces sources doivent être critiquées et circonscrites. Les inventaires après décès ne nous livrent que ce qui n'a pu échapper. Il y a fort à parier qu'à Damas comme ailleurs existaient des moyens d'éviter certaines curiosités. D'autre part, comme le montre parfaitement J.-P. Pascual, ils restent, dans tous les cas, extrêmement partiels. Il en va de même pour les *waqf*-s et, bien sûr, pour les archives des tribunaux religieux. Quant aux textes réglementaires censés gérer l'aménagement urbain, ils sont à manier avec précaution : rien ne nous permet de les considérer pour autre chose que des affirmations d'intention. Ce point est d'ailleurs vérifié par l'analyse des sources cartographiques : à Istanbul comme au Caire, il est souvent difficile de faire la part des relevés de rues et des projets de transformation signalés comme déjà réalisés. Les deux contributions de S. Yerasimos et de J.-L. Arnaud mettent en évidence le fossé existant entre intentions et réalisation. Nous usons de cartes avec lesquelles il n'est pas certain que nous aurions retrouvé notre chemin à l'époque même où elles furent produites.

Il faut donc se servir de l'ensemble des articles consacrés aux sources comme d'une sorte de discours de la méthode. À partir d'exemples précis (principalement syriens et anatoliens), on peut mesurer l'importance et les limites de sources jusqu'alors peu utilisées. On peut surtout mesurer les progrès faits depuis vingt ans : une véritable histoire de l'économie moderne de l'Empire ottoman peut être entreprise.

C'est d'ailleurs ce qui est ébauché avec la seconde partie de l'ouvrage : huit communications sont consacrées à l'étude des réseaux économiques à partir du cas des commerçants et des marchés. L'étude des sources permettait déjà d'en dresser un premier inventaire. Cette partie couvre d'autres aires géographiques : Maghreb, Grèce, Anatolie, Égypte ou mer Rouge. Et elle vient compléter le tableau déjà ébauché, rendant leur place aux négociants ottomans dont l'importance a été longtemps voilée par une historiographie donnant la part belle aux sources européennes. Du Caire à Alger, le commerce interottoman est, semble-t-il, resté jusqu'au XIXe siècle aux mains des musulmans, même si le commerce international, à Istanbul du moins, était aux mains des étrangers. Ceci étant, l'importance réelle de ce commerce international devrait pouvoir être mesurée avec précision, et, même essentiel, le commerce de gros s'est toujours appuyé sur des Ottomans, minoritaires religieux pour la plupart. Les Turcs de leur côté ont continué à jouer un rôle considérable, au moins jusqu'aux *tanẓīmāt* : ils contrôlaient l'administration, la douane et les prix.

Cette « réhabilitation » du rôle commercial des Ottomans, musulmans ou minoritaires, prend toute sa force avec la prise en compte des réseaux familiaux et locaux qui structuraient l'espace impérial, depuis la mer Rouge jusqu'à Smyrne. Tout au long des siècles, avec une pérennité parfois étonnante (comme celle de la famille Serpos), ce sont eux qui expliquent la continuité des pratiques et des spécialités, y compris celle des espaces. La Canée draine par tradition toute l'huile crétoise, et Tripoli a pu conserver longtemps une position stratégique dans les relations entre Maghreb et Machrek.

C'est donc l'étude des différents modes de fonctionnement économique qui est au cœur des études produites dans ce volume. On n'y trouvera ni une analyse précise des comportements économiques, ni une approche quantifiée des résultats de ces échanges. Il eût fallu, pour ce faire, passer à une autre échelle d'analyse, plus comparatiste (en prenant en compte les évolutions cycliques

BCAI 11 (1994) D. Panzac (éd.): Les villes dans l'Empire ottoman: activités et sociétés, recensé par R. Ilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

répertoriées pour l'Europe du Sud) et plus technique (en interrogeant par exemple la constitution des plus-values). Mais – et on retrouve ici les questions soulevées en première partie – les sources ne le permettent pas encore. Non qu'elles soient absentes ; leur mise en œuvre systématique n'est simplement pas assez avancée.

Au total, l'ensemble des études présentées dans ce volume permet de se faire une idée assez précise des progrès et des faiblesses de l'histoire économique de l'Empire ottoman, du moins dans le domaine urbain puisque l'étude des sociétés rurales était exclue du champ d'investigation.

Les progrès sont incontestables pour ce qui est de la compréhension des mécanismes généraux (place des musulmans et des minoritaires par exemple) comme pour ce qui est des comportements individuels (en particulier à partir de monographies précises comme celle de Nelly Hanna sur Ismāʿīl Abū Ṭaqiyya ou de Onnik Jamgocyan sur les Serpos). De même on peut commencer à saisir au moins la complexité du fonctionnement de certains groupes sociaux, ceux qu'étudie Jean-Paul Pascual, par exemple, qui rejoint ainsi les études pionnières d'André Raymond, de Gilles Veinstein ou d'A.K. Rafeq. Mais on ne saisit pas encore les ressorts économiques profonds : ceux de la croissance qui ont permis à l'Empire de se maintenir plusieurs siècles sans dépérir ou, inversement, les modalités d'un déclin que l'on ne saurait assimiler à la simple mainmise occidentale. Sur ces points le chemin à parcourir reste long. Les pistes sont cependant ouvertes et les matériaux comme les techniques existent. L'article de Michel Tuchscherer sur la mer Rouge ou celui d'Edhem Eldem sur les structures du commerce international d'Istanbul au XVIIIe siècle sont remarquablement prometteurs. Ce dernier, tout particulièrement, rejoint les interrogations formulées par Charles Carrière dans son débat avec André Raymond, et il apporte des éléments tout à fait nouveaux sur les circuits de distribution. Cette communication, d'une clarté et d'une rigueur remarquables, rappelle à elle seule le chemin parcouru depuis vingt ans. Depuis que l'on a commencé à prendre systématiquement en compte toutes les sources de l'histoire ottomane, même pour travailler sur les Échelles du Levant.

Robert ILBERT
(Université de Provence)

Faruk SÜMER, *Tirebolu Tarihi* (Histoire de Tirebolu). Istanbul, Tirebolu Kültür ve Yardımlaşma Derneği yayını (publication de l'Association de culture et d'entr'aide de Tirebolu), 1992. VIII + 255 p.

Le Pr Faruk Sümer vient de publier un ouvrage important sur l'histoire de Tirebolu, chef-lieu d'arrondissement dans le département de Giresun, sur la côte de la mer Noire entre cette ville et Trabzon. L'Association de culture et d'entr'aide de Tirebolu a eu raison de confier ce travail à cet éminent savant ; le résultat confirme qu'il est bien préférable de laisser à de véritables spécialistes ayant accès aux sources de base le soin de traiter l'histoire locale.

Il importe en outre, pour la réussite d'une entreprise, que quelques-uns s'y consacrent avec ardeur et dévouement. Je suis témoin de la diligence dont a fait preuve Ayhan Yüksel, mon ami de Tirebolu, pour que l'histoire de son arrondissement soit éditée de la meilleure manière, et de sa joie

BCAI 11 (1994) D. Panzac (éd.): Les villes dans l'Empire ottoman: activités et sociétés, recensé par R. Ilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net